

Avignon, 13 octobre 2020 (7)

Certains ont l'âge de leurs artères ; d'autres ont l'âge de leurs neurones. D'autres encore ont l'âge de leur regard ou celui de leurs souvenirs. Il y a tant d'âges divers de par le monde, sans parler de celui des éphémères ou des papillons, qui s'effacent à peine quelques heures après avoir paradé d'un vol plein d'euphorie ; sans parler non plus de celui du basalte ou du granit, qui résiste à la pression des ères géologiques.

La meilleure gestion du temps que je connaisse passe par l'adoption d'un système que nous dirons « élastique », qui consiste à ce que chacun des moments de notre vie soit placé sous l'égide et doté des caractères propres, au coup par coup, de l'âge qui lui convient sur ledit moment.

Ainsi, tantôt âgé de six ou sept ans, tout regard et toute olfaction tournés en direction de l'univers sensible du dehors, tantôt âgé de soixante-douze ans, tel que Hokusai s'estimant enfin capable de peindre avec justesse l'image du roseau qu'il contemple depuis plusieurs dizaines d'années, je virevolte dans la vie, m'y pose un instant avant d'aller ailleurs en chercher le nectar ou le pollen.

J'ai aussi, selon mon bon vouloir passager, l'âge du philosophe de Rembrandt tapi dans la pénombre de son antre faustien, si vieux qu'on le supposera « hors d'âge ».

En vérité, je suis sans âge, comme la Terre sortant de nulle part et accueillant la vie à pleines mottes, à racines insatiables, à souffle inépuisable.

Tant que ça dure, j'ai l'âge qui convient à mon humeur, laquelle n'aura cessé d'immuablement changer. Ensuite, nous verrons ; disons, pour simplifier, que j'aurai l'âge de l'éternité, celle qui fait âge de tout battement de cil, de la moindre diastole et de la moindre systole venues.

L'important, c'est d'être là, quand l'instant et l'humeur passent en coup de vent.

Avignon, 15 octobre 2020

Je me rappelle Georges-Louis Godeau, dont bien peu de gens se souviennent et moins encore connaissent ne fut-ce que le nom. Jeune homme, il avait publié une mince plaquette dans la collection « Jeune poésie » de Gallimard. Il avait intitulé ce recueil de petits trésors poétiques « Les Mots difficiles ». Apprécié de René Char, et plus encore de Jacques Réda, il possédait le génie de donner aux choses de la vie ordinaire une fulguration à la fois pathétique et familière, dans la lignée de Jean Follain. En revanche, les éditeurs, à l'exception de Louis Dubost, généreux et marginal publicateur de discrètes petites merveilles de fausse simplicité, le boudaient ou l'ignoraient, plus encore qu'ils ne l'avaient fait de Lucien Becker, ce grand poète de l'amour.

Supposant qu'il souffrait de cette scandaleuse négligence, j'avais mis à profit un séjour dans le Marais Poitevin, où il vivait parmi les roseaux, les saules, les canaux et la solitude, pour aller

le rencontrer. Je tenais à l'assurer de mon admiration et à lui dire combien certaines de ses courtes proses poétiques, faussement anecdotiques, comptaient, non seulement pour moi, mais aussi pour plusieurs de nos amis (et tout spécialement pour ce cher Jacques Réda qui venait de lui consacrer un « fronton » de la NRF, auquel il m'avait demandé de collaborer).

Il m'avait donc invité à déjeuner, avec sa compagne, chez lui, à Magné ; puis il m'avait confié le tapuscrit d'un recueil qu'il savait pouvoir publier chez « l'ami Dubost », mais voulait soumettre à l'appréciation d'un de mes éditeurs d'alors, Fata Morgana et Verdier. Cela pour s'assurer que ses écrits valaient mieux que tripette, car il craignait que Dubost ne soit trop indulgent envers lui !

Hélas, coupé depuis trop longtemps de ce filon d'écriture qui l'avait si fort imposé à notre plaisir de lecture, il n'avait cette fois su éviter quelques maladresses ou banalités, indignes de sa plume autrefois si acérée. Ni Verdier ni Fata Morgana ne furent enthousiasmés, ce qui pouvait se concevoir. Alors je pris l'initiative de lui suggérer d'apporter quelques modifications, ce qui le blessa. Je n'eus plus jamais de nouvelles de lui et il mourut peu de temps après.

J'aurais tant voulu lui offrir cet ultime plaisir : se voir éditer sous la couverture de Fata Morgana ou de Verdier, ou encore de Phébus, ou de Seghers (où j'avais aussi mes entrées au gré des fluctuations internes à la maison...)

Avignon, ce 17 octobre 2020

Les nécessaires restrictions qui s'imposent, de gré ou de force, à la libre circulation et à la fréquentation des foules et des simples groupes d'humains, par ces temps où le haut risque s'insinue partout, y compris dans l'air du dehors, ces restrictions sont à l'origine du silence, qu'on dirait volontiers « de mort », dont la rue, ce samedi à huit heures du matin, est comme inoculée.

De ma fenêtre, tendant l'oreille gauche (celle qui est tournée vers elle), je n'entends qu'un reliquat de mistral qui s'éternise en s'amenuisant, et je ne vois que le friselis qu'il produit dans le feuillage des deux arbres avec lesquels ma fenêtre a l'habitude de dialoguer en silence (et sans jamais beaucoup insister).

Ainsi ne serait-il pas abusif de prétendre que « tout ceci, c'est du vent », puisqu'il ne se passe rien.

Bonne occasion pour concentrer mon attention, soudain vacante, sur le tumulte que suscite en moi la rumeur croissante des souvenirs, ces « cors de chasse » apollinariens, proches parents de celui que Vigny aimait entendre, « le soir, au fond des bois ».

Je ne tarderai pas à y adjoindre les mesures harmonisées de telle ou telle de mes musiques favorites.

Mais, pour l'instant, rien ne se passant ni n'ayant lieu, seul me tient compagnie le « silence éternel de l'espace infini », qu'on croirait volontiers programmé depuis on ne sait quand, et pour une durée indéterminée.

Une douce langueur, qui verserait aisément dans l'ennui, n'était ma frénésie de bavardages à bâtons rompus (dont je suis l'interlocuteur obligé), s'applique à faire un tout de ces bribes d'espace et de temps qui m'hypnotisent ainsi que ferait un mélange d'opium et de mescaline (sans aller jusqu'à user du peyotl des Tarahumaras, qui rendit « momo » le kakou marseillais Antonin Artaud).

Pour l'instant, je me contente du vent du nord qui replie bagage et se prépare à refluer jusqu'à son berceau alpin.

« Ohé le vent, le joli vent... », chantait si joliment Jacques Douai, du temps de ma jeunesse folle.